

# Le traitement médiatique des malaises sociaux

Patrick Champagne

*Sociologue*

Depuis une quinzaine d'années, avec la montée du chômage et des problèmes sociaux qu'il engendre, un nouveau sujet s'est progressivement imposé dans l'actualité, celui des "banlieues à la dérive". Les médias ont été, en effet, amenés à aborder, généralement à la suite d'incidents plus ou moins violents ou spectaculaires, le problème des quartiers dits "difficiles". Dans la mesure où le traitement de ce type d'actualité, loin d'être spécifique, obéit aux lois ordinaires de fonctionnement des médias, l'analyse de la couverture médiatique de ce type d'actualité permet plus généralement de s'interroger sur le fonctionnement actuel des médias et, en particulier, sur les transformations structurelles qui caractérisent aujourd'hui le champ journalistique.

## Des médias critiqués

En premier lieu, je voudrais rappeler le fait que le traitement des quartiers en difficulté, qui a été très abondant, a également donné lieu à de fortes critiques qui mettaient en cause la manière dont les journalistes rendaient compte de ces événements. Quelles sont les critiques qui ont surgi et d'où venaient-elles ? Il y a eu des critiques de la part des habitants de ces quartiers, des locataires ordinaires qui protestaient contre l'image fautive ou tronquée qui était donnée de leur cité, et ce par une accentuation, par les journalistes, de certains aspects de la vie du quartier au détriment d'autres. Les médias leur renvoyaient une image d'eux-mêmes dans laquelle ils ne se reconnaissaient pas. Ces habitants faisaient en outre observer que les médias, loin de servir la cause de ces quartiers, la desservaient en

participant à un véritable processus de stigmatisation. Les quartiers difficiles furent, en effet, l'objet d'une "publicité" dont ils se seraient bien passé. Certains quartiers ont même fini par devenir synonymes de quartiers "pourris", certains journaux ayant pu titrer, à propos d'incidents dramatiques à la Réunion, d'émeutes et d'incendies de supermarchés : « *Un Vaux-en-Velin à la Réunion !* ». On imagine les réactions des habitants de ce quartier.

Il y avait, allant dans le même sens, les protestations des travailleurs sociaux et des éducateurs, de tous ces personnels qui travaillent, dans des conditions difficiles, sur ces quartiers pour que la situation ne dégénère pas. Pour eux, le traitement médiatique, loin de les aider dans leur travail, constituait un obstacle supplémentaire dans la mesure où la présence même des journalistes suscitait un certain nombre de problèmes spécifiques chez les jeunes. Autres réactions négatives, celles de certains jeunes, les plus marginalisés, qui, de façon compréhensible, rejetaient les journalistes dans la mesure où ils pouvaient, volontairement ou involontairement, aider la police lors d'incidents, celle-ci ayant, par le passé, saisi les bandes vidéo tournées lors des incidents afin d'identifier les jeunes responsables de ces troubles.

Mais les critiques n'ont pas seulement été le fait des habitants de ces quartiers. Les journalistes eux-mêmes ont dénoncé, souvent violemment, les conditions dans lesquelles ils étaient amenés à travailler. Ils ont le sentiment de ne pas pouvoir rendre compte correctement de ces événements parce qu'ils doivent couvrir trop rapidement ces problèmes qui sont, au-delà du compte rendu purement factuel et trompeur des incidents, très compliqués à comprendre. Les banlieues sont l'objet d'une couverture superficielle qui ne va pas au fond des choses. En outre, les journalistes

ont noté que le simple fait de venir couvrir ce qui se passait entraînait des comportements spécifiques : certains jeunes, « *pour passer à la télé* », sont toujours prêts à faire ou à dire ce que les

**« les médias leur renvoyaient une image dans laquelle ils ne se reconnaissent pas »**

médias ont envie d'entendre ou de filmer. De sorte que les médias, loin de n'être que les simples témoins de l'actualité, en étaient involontairement des éléments provocateurs. Certains jeunes ayant parfaitement compris qu'en brûlant des voitures, par exemple, on faisait venir les télés, ce genre d'incident finissait par être explicitement fabriqué pour les journalistes. La presse était ainsi en partie instrumentalisée ou utilisée par certains groupes de jeunes pour attirer l'attention des pouvoirs publics ou par certains groupes délinquants pour servir leur *business* (il peut y avoir, par exemple, un intérêt à fixer les journalistes dans un lieu pour être tranquille dans un autre lieu et faire sans bruit le commerce de la drogue). C'est ainsi qu'on a pu montrer qu'aux États-Unis, il y avait des transactions plus ou moins implicites entre les journalistes et des groupes organisés, des gangs qui négocient, comme les hommes politiques, leur image médiatique. À cela, il faut encore ajouter une autre critique formulée également par les journalistes qui dénoncent ce qu'ils appellent des "dérappages", c'est-à-dire

un certain nombre de pratiques qu'ils jugent inadmissibles du point de vue déontologique. Par exemple, l'attrait du sensationnel qui peut conduire à tronquer l'information, à fabriquer de faux événements, à pousser les jeunes à commettre, sous l'œil des caméras, des actes délictueux, etc.

Ces critiques ont, bien entendu, suscité de la part de certains journalistes, des réactions de défense. Ils ont fait valoir, en premier lieu, que ce n'était pas facile de couvrir ces zones et qu'il fallait un certain courage pour aller dans des quartiers

« *le problème de l'information ne peut pas être réductible à un problème d'honnêteté* » où parfois les journalistes se faisaient accueillir par des jets de pierres. Ils ont par ailleurs rappelé, ce qui est vrai, que la plupart des journalistes font honnêtement leur travail et qu'on ne peut pas juger les journalistes à partir des "brebis galeuses"

qui, dans cette profession comme partout ailleurs, existent. La plupart des journalistes essayent de voir ce qui se passe et d'en rendre compte de la meilleure façon possible compte tenu des contraintes du média. Enfin, ils ont fait observer qu'ils n'inventaient pas les problèmes, que les faits dont ils rendent compte, même de façon biaisée, existent et ne sont pas créés par les journalistes. Les médias ne remplissent-ils pas dès lors leur rôle en obligeant les responsables politiques à traiter de ces problèmes ?

Les idées que je voudrais avancer, pour apporter des éléments de réflexion à ce débat, sont les suivantes. Premièrement, le problème de l'information ne peut pas être réductible à un problème d'honnêteté. Être honnête est tout de même le minimum incompressible que l'on est en droit d'attendre de toute activité. Et c'est un peu court de présenter l'honnêteté comme la condition nécessaire et suffisante de l'activité journalistique. Deuxièmement, le travail de journaliste ne peut pas se réduire au simple témoignage parce que l'information est le produit d'un travail de construction sur lequel il convient de s'interroger. Pourquoi les médias parlent-ils de certaines choses plutôt que d'autres et en certains termes plutôt que d'autres ? Les médias ne sont jamais de simples témoins objectifs parce qu'ils doivent sélectionner et faire nécessairement des choix.

Tout travail journalistique conduit à construire une réalité et il faut s'interroger sur les principes de construction de l'information, qui sont variables selon les médias. Par ailleurs, on l'a vu, les médias font aujourd'hui partie de la réalité sociale et suscitent des comportements spécifiques du fait même de leur existence. Même si les médias ne voulaient être que de simples témoins, cela ne serait pas possible dans la mesure où la présence des journalistes, et notamment des caméras de télévision, engendrent des comportements spécifiques. Plus généralement, il faut prendre en compte le fait que, dans nos sociétés, la réalité est de plus en plus une réalité médiatique, et que tendanciellement, n'existe aujourd'hui que ce qui est médiatisé.

Je voudrais aborder deux points qui me paraissent importants pour comprendre le traitement actuel, par les médias, des malaises sociaux. Le premier concerne les transformations importantes du champ journalistique au cours des

trente dernières années. Le deuxième point concerne la spécificité même des situations de malaise social telles qu'elles s'expriment dans les quartiers en difficulté.

## Des effets de domination

Tout d'abord, les transformations du champ journalistique. La caractéristique majeure réside dans le fait que les médias audiovisuels sont devenus les médias dominants du champ journalistique. La presse écrite qui a longtemps eu une position forte et ignoré, avec un certain mépris, l'information télévisée est désormais dominée par la télévision et tend à se définir de plus en plus par rapport à celle-ci. Or cette domination s'exerce, plus ou moins, sur l'ensemble des supports de presse parce que les médias constituent, pour reprendre la terminologie de Bourdieu, un champ de production, c'est-à-dire un espace de production dans lequel chaque producteur est influencé par les autres producteurs. C'est un microcosme qui est régi par des rapports de forces internes, par des conflits, par la concurrence, de sorte qu'on ne peut comprendre la production d'un journaliste qu'en référence avec celle des autres journalistes.

On peut donner deux indices de cette fermeture du champ sur lui-même. Il y a d'une part la revue de presse et d'autre part la logique des reprises d'informations entre médias. Un journal est d'abord lu par ses concurrents. Tout journaliste fait sa propre revue de presse et lit ce qu'écrivent ses confrères. Les journalistes veulent savoir ce que les confrères ont écrit pour se positionner, pour ne pas être en retard d'une information, pour ne pas rater un *scoop* (le "ratage" est une des obsessions des rédacteurs en chef), mais

aussi pour se démarquer, pour savoir comment « *le ratage est une des obsessions des rédacteurs en chef* »

traiter le sujet étant donné que tel autre journal ou tel autre média l'a traité d'une certaine manière. La revue de presse est une pratique qui est également répandue dans les groupes et les institutions qui cherchent à peser sur la production de l'information et suivent attentivement tout ce qui sort dans les médias et les concerne. Mais c'est un type de lecture qui est très particulier et qui n'est pas la lecture ordinaire du citoyen de base, celui-ci regardant la télévision, et une petite minorité lisant un journal.

Un deuxième indicateur qui manifeste l'existence d'un champ de production journalistique relativement autonome réside dans l'existence des reprises d'informations entre médias. Et lorsqu'une information est reprise dans la plupart des médias, elle devient l'information du jour, ou, si l'on veut, une information dominante qui écrase toutes les autres informations paraissant le même jour. C'est l'information qui fait "événement". Cette notion d'information dominante me paraît importante parce qu'elle permet de résoudre la contradiction selon laquelle les "bons" articles, sur un problème donné, ne sont pas nécessairement ceux qui font l'information dominante. Si l'on considère, par exemple, le traitement, par les médias, du problème des banlieues en difficulté,

et si l'on reprend les articles parus dans la presse sur ce sujet, on va trouver des articles ou des émissions remarquables. Or, ces articles ou ces émissions sont comme occultés, lors des événements, par un autre type d'information, plus sommaire et souvent caractérisée par le goût du "sensationnalisme". C'est ce type d'information-là qui tend à s'imposer, à marquer les esprits et qui contribue à construire, pour le grand public et aussi pour les responsables politiques, "le problème des banlieues". Il y a des médias dominants et des médias dominés, des médias qui comptent plus que d'autres dans la fabrication de l'information dominante.

Le champ journalistique est un champ de production culturelle très particulier qui est traversé par une contradiction fondamentale, à savoir que plus l'information est de haut niveau (ce qui demande du temps et des connaissances) et plus son audience est restreinte. Or, l'information a un coût et doit être économiquement rentable. À la différence des revues scientifiques qui sont souvent subventionnées par l'État et dans lesquelles ceux qui écrivent sont également payés, en tant que fonctionnaires, par l'État, les journaux doivent se préoccuper de leurs lecteurs et tenir compte de leurs demandes, ce qui conduit souvent, aux yeux mêmes des journalistes, à un mode de traitement de l'information qui tire vers le "grand public" et vers la facilité.

Au cours de la période récente, l'information dominante est celle qui est produite par les médias audiovisuels, la télévision étant devenue le média dominant à la fois économiquement, puisqu'elle prend des lecteurs et de la publicité à la presse, et parce qu'elle est devenue une puissance économique en tant que telle, qui agit sur le champ de production (elle a aujourd'hui ses journalistes et elle n'est plus uniquement un média de reprises puisqu'elle produit également de l'information). C'est un média dominant également au niveau symbolique comme on peut le voir à travers les mouvements des journalistes qui vont de la presse écrite vers la télévision. Le champ journalistique n'est plus dominé par la presse écrite, et notamment par les quotidiens de la presse parisienne (*Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro*).

Cette domination de la télévision a des conséquences sur le traitement de l'information, et notamment sur le traitement, dans l'information, des problèmes sociaux. En effet, l'information dominante est aujourd'hui télévisuelle, ce qui veut dire que l'image joue désormais un rôle très important. La télévision tend à privilégier les sujets où il y a des images. Par ailleurs, comme le rappellent les professionnels eux-mêmes, l'image favorise l'émotion plus que la réflexion. Par exemple, un sujet aussi important que la réforme du système d'enseignement est un sujet qui sera rapidement traité dans les journaux télévisés parce qu'il y a peu d'images à diffuser en illustration alors qu'un sujet moins important, mais qui peut être l'occasion de fournir des images spectaculaires (des affrontements avec la police, un supermarché en flammes, des voitures qui brûlent, etc.), occupera

largement l'écran comme on a pu le voir avec les incidents dans les quartiers en difficulté. En second lieu, l'information dans ces médias se caractérise par une rapidité croissante dans le travail journalistique. La concurrence entre les chaînes, les progrès de la technologie, etc., poussent à une rapidité accrue et à une information de plus en plus en temps réel (en quasi direct). Cette évolution ne favorise guère la réflexion sur l'information. En troisième lieu, il y a une réduction croissante de la durée des sujets traités, de la durée des interviews. On va de plus en plus vers une information-clip. Quatrième point, cette information ne favorise pas le journalisme spécialisé. Les sujets sont traités par des journalistes polyvalents qui passent d'un sujet à l'autre alors que la presse écrite continue à développer un journalisme de rubrique.

## **La médiatisation des problèmes sociaux**

Cette évolution du traitement de l'information a des conséquences. S'agissant des problèmes sociaux, on voit que ceux-ci n'existent qu'à travers les incidents et les situations de crise, c'est-à-dire lorsqu'il se passe quelque chose de négatif. Les journalistes des médias audiovisuels vont même être incités à aller chercher les aspects les plus spectaculaires, à se focaliser sur les effets visibles (les incidents) plus que sur les causes qui sont souvent invisibles. Ce mode de traitement tend à renforcer les perceptions ordinaires, celles de "monsieur-tout-le-monde", et tend par là à susciter l'indignation facile devant ce qui paraît n'être que du vandalisme gratuit ou des agressions injustifiées aussi longtemps que ce qui est à l'origine de ces situations explosives n'est pas montré.

Ce mode de traitement a, en second lieu, des effets stigmatisants qui aggravent encore le problème. La médiatisation dans ces quartiers est, on l'a dit, négative. Elle ajoute, aux problèmes propres à ces quartiers, une image négative parfois sans lien réel avec la situation effective mais qui est comme renforcée et légitimée par les médias nationaux.

Enfin, si les médias audiovisuels contribuent à poser le problème des banlieues au niveau national, il faut s'interroger sur la problématique qu'ils imposent à travers leurs images spectaculaires. D'abord, on peut faire remarquer que le problème existait avant que les médias n'en parlent et que des actions étaient menées, par des personnels spécialisés, sur le terrain souvent depuis longtemps. Ensuite, on peut noter que lorsque les médias s'emparent d'un problème, ils créent une "crise médiatique" qui a de fortes chances de ne susciter, de la part des responsables politiques qui sont comme interpellés, que des "solutions médiatiques". Face au "problème des banlieues", les autorités responsables sont sommées de faire, dans l'urgence, quelque chose. Et, souvent, elles vont surtout faire quelque chose pour les médias, pour faire disparaître le

*« lorsque les médias s'emparent d'un problème, ils créent une crise médiatique »*

problème des médias. Les responsables politiques vont devoir s'occuper de la gestion médiatique du problème. Ce qui n'est pas encore gérer le problème lui-même, gestion qui, elle, ne peut se faire que dans la longue durée.

Quelles conclusions positives peut-on tirer de ces brèves remarques ? La première est qu'il faut laisser du temps au travail d'information, faire sortir les journalistes de la permanente situation d'urgence dans laquelle ils se trouvent et qui ne favorise guère un travail d'enquête sérieux. Il faut installer le traitement de certains sujets difficiles – et celui des quartiers en difficulté en est un – dans la durée pour aller en profondeur et livrer au public des éléments de réflexion et d'information. C'est ce que fait d'ailleurs, mais cela est exceptionnel, une émission comme "Saga-Cités". En deuxième lieu, il convient de réfléchir à un autre type de relation entre la télévision et la presse écrite. Il faudrait que de véritables synergies puissent s'établir entre la presse écrite, qui peut faire un travail d'information plus approfondi, et la télévision. Cela existe un peu, sur les sujets magazines. Il faudrait que de telles collaborations, dans la préparation de certains sujets, puissent se multiplier entre la télévision et la presse écrite. Encore faudrait-il que la presse écrite résiste elle-même à la logique de la télévision ■